

Pierre VERDRAGER, « L'histoire pendulaire de Jack Goody », *Revue internationale des livres et des idées*, n° 16, mars-avril 2010, p. 49-51.

Sur Jack Goody, *The Eurasian Miracle*, Cambridge, Polity, 2010, 159 p.

La pagination de la publication imprimée originale est indiquée entre crochets.

[p. 49 :]

C'est en 1988 que Jean Baechler, John A. Hall et Michael Mann publient l'ouvrage collectif intitulé *Europe and The Rise of Capitalism*¹. L'Europe y est envisagée en tant que « niche écologique » du développement du capitalisme. Ce livre faisait suite à un colloque qui réunissait d'importants chercheurs, tous d'accord pour constater, après Max Weber, l'existence d'une relation privilégiée entre Europe et Capitalisme. Tous ? Pas tout à fait : Jack Goody voyait les choses d'une manière différente. L'anthropologue de Cambridge contestait radicalement l'existence d'un tel lien et imputait son constat à une simple erreur de perspective tant historique que géographique. Les propositions de Goody jetèrent un certain froid au point qu'on écarta sa contribution de la publication, offrant ainsi un bel exemple de censure, que sous-estiment souvent les sociologues des controverses scientifiques. Mais c'était sans compter sur la pugnacité de Goody qui repart ici, pour notre plus grand intérêt, au combat.

L'anthropologue considère d'emblée qu'on a donné une image bien trop contrastée de l'Orient et de l'Occident alors que les civilisations d'Europe et d'Asie sont issues de la même révolution urbaine de l'Âge du bronze. Or cette vision contrastive est imputable à une observation mal cadrée. Un simple changement d'échelle, tant spatiale que temporelle, permet de mettre sérieusement en doute l'idée d'une naissance du capitalisme en Europe, comme l'ont prétendu Marx et surtout Weber. Ce qui s'est produit en Europe n'est qu'un cas particulier d'un phénomène de plus grande ampleur qui suppose qu'on parle, comme Eric Jones ou d'autres, non d'un « miracle européen² », mais d'un « miracle eurasien », selon le titre, évidemment très ironique, de Goody. Cette mise en perspective élargie lui permet de basculer d'une histoire substantialiste de court terme, où l'on fait dépendre l'émergence du capitalisme des cultures, des mentalités ou des religions européennes, à une histoire pendulaire où la domination économique et culturelle de l'Occident alterne avec celle de l'Orient. Selon Goody, qui refuse de céder à un « relativisme diffus », seule la fracture entre Eurasie et Afrique mérite d'être conservée car ce dernier continent n'a pas connu la révolution de l'Âge du bronze³. Mais pour ce qu'il s'agit du continent eurasien, l'alternance est la règle. L'Occident, en effet, n'a pas toujours été en position dominante. À bien des époques, l'Orient a été en avance sur l'Occident. Or, constate Goody, les chercheurs, tout comme le sens commun, ont tendance à adopter une approche téléologique qui fait se succéder différents « stades » menant tout naturellement à la situation actuelle caractérisée par la position en surplomb de l'Occident, voire, dans les cas extrêmes, de la seule Angleterre.

Goody démonte un à un les arguments des chercheurs eurocentriques. Ainsi, on a considéré comme essentielle la différence entre Chinois et Européens s'agissant de l'âge de l'accès au mariage, le mariage tardif européen étant considéré comme le lieu d'expression privilégié de l'« éthique protestante » et de ses « retenues ». Mais, constate Goody, s'il est

¹ Oxford UK et Cambridge USA, Blackwell, 1988.

² Cf. Eric Jones, *The European Miracle*, Cambridge, Cambridge UP, 1981.

³ Voir la controverse qui l'oppose, sous ce rapport, à James Blaut (*The Colonizer's Model of the World*, New York, The Guilford Press, 1993) dans Jack Goody, *Capitalism and modernity*, Cambridge, Polity, 2004.

vrai que les Chinois se mariaient plus tôt, cela ne signifie nullement qu'ils n'avaient aucun contrôle de leur fécondité, contrôle qu'encourageaient les tabous *post-partum* alors inconnus en Europe. Alors que les Européens contrôlaient leur fécondité *avant* le mariage, les Chinois la contrôlaient *après* : au final, la différence fut mince. De la vision eurocentrique dérivait, de même, l'idée que l'amour romantique, conjugal ou filial, était une invention récente ou, comme on dit aujourd'hui malgré les sarcasmes de Ian Hacking, une « construction sociale » de l'Occident inconnue de l'Orient.

Au différentialisme matrimonial, on a articulé un différentialisme politique, en opposant, d'une part, « démocratie » européenne antique, menant tout naturellement au féodalisme puis au capitalisme, et « despotisme » oriental, d'autre part, maintenant l'Asie dans une position toujours « arriérée », voire primitive. De ce point de vue, l'anthropologie sociale a encouragé une telle binarisation, depuis Durkheim et Mauss jusqu'à Lévi-Strauss, Granet ou Dumont, ce dernier opposant trop radicalement, selon Goody, caste et classe. À cela on ajouta bien souvent un différentialisme culturel en considérant, par exemple, l'avantage que l'Europe aurait eu de tout temps en matière scientifique.

Pourtant, constate Goody, certaines données cadrent très mal avec cette vision inséparablement téléologique et eurocentrique. La contribution de Joseph Needham fut ainsi décisive. Il montra en effet que, dans le domaine des sciences, l'Asie était en avance sur l'Occident jusqu'à la Renaissance européenne. Pendant tout le Moyen Âge, c'est bien l'Europe qui était « arriérée » et non l'Asie. Il convient de préciser qu'il ne s'agit pas, pour Goody, de nier le caractère remarquable des contributions occidentales. Ainsi, s'il est vrai que l'Occident a fait un grand bond en avant dans le domaine scientifique à la Renaissance, il est faux, en revanche, de considérer cet avantage comme étant éternel, et encore plus faux de le faire dépendre d'une « mentalité », d'une « culture » ou d'une religion, en l'occurrence chrétienne, tout spécialement protestante. Cette domination scientifique de l'Occident à la Renaissance succède à une très longue période où la science d'Orient avait l'avantage.

De façon analogue, Goody refuse tout différentialisme économique. L'adoption d'une acception large de « capitalisme » lui permet de considérer qu'il est une caractéristique de toutes les sociétés issues de l'âge du Bronze dans lesquelles s'est développé l'échange marchand. Le refus du différentialisme rend sensible le fait que l'économie capitaliste s'est développée quelles qu'aient été les religions en présence, le lien étroit établi par Weber entre capitalisme et protestantisme étant largement imputable à une conception eurocentrique du monde à laquelle il n'est plus possible de souscrire⁴.

[p. 50 :]

Dès lors qu'on insiste sur la conception marchande du capitalisme, alors il est clair que, sur la longue durée, elle n'est en rien un monopole occidental. Même en mobilisant une acception plus strictement industrielle de la notion de capitalisme, il n'est pas non plus possible d'en faire une spécificité occidentale, chose qui est chaque jour confirmée par les développements spectaculaires de l'Asie dans ce domaine. L'Inde, de son côté, a connu très tôt le commerce maritime et les échanges marchands, impliquant commerçants et banquiers. De grandes villes existaient en Inde depuis fort longtemps et certains font même l'hypothèse que sans la colonisation, le pays aurait très bien pu connaître la mécanisation. Au XVII^e siècle, l'Inde était très dynamique sur le plan commercial. Le pays exportait des cotonnades imprimées en très grande quantité vers l'Europe au point de concurrencer sévèrement les producteurs européens.

⁴ Cf. James Blaut, *Eight Eurocentric Historians*, New York, The Guilford Press, 2000.

Sur le plan proto-industriel, la Chine, de son côté, était, jusqu'à la Renaissance, plus avancée que l'Europe. Lorsque, au XIII^e siècle, Marco Polo arrive à Hangzhou, il fait face à rien moins que la plus grande ville du monde. L'éthique économique ou les structures familiales n'étaient en rien un frein à l'activité. La population chinoise, dans son ensemble, eut un niveau de vie très correct pendant de fort longues périodes. La paysannerie chinoise était très comparable à la paysannerie européenne. Le centralisme chinois et la modération des dépenses dans le domaine militaire ont laissé de bonnes marges de manœuvre aux acteurs économiques. L'industrie textile a été florissante pendant deux mille ans. C'est au XII^e siècle que la Chine fut supplantée par l'Inde pour les exportations de tissu. D'où l'intérêt de penser en termes non pas européens mais eurasiens.

Contrairement à ce que pensait Weber, poursuit Goody, le système des castes n'a jamais empêché l'activité commerciale. De ce point de vue, il n'y avait pas de barrière entre « nous » et « eux ». Ainsi, si

[p. 51 :]

la famille jouait là-bas un très grand rôle dans l'activité commerciale, c'était aussi le cas dans l'Europe industrielle et c'est toujours le cas aujourd'hui, y compris dans les très grandes entreprises. La référence aux structures familiales ont pourtant constitué le cœur de bien des arguments visant à justifier la domination occidentale. Pour Goody, on a considéré à tort que la famille de petite taille était favorable à l'éclosion du capitalisme. Les groupes domestiques eurasiens ont toujours été de taille comparable. Si les groupes de parenté étaient plus larges en Asie, les décisions importantes se prenaient à une échelle restreinte. Les calculs liés à la balance entre l'aspiration à se reproduire et la disponibilité des ressources ont joué globalement d'une façon analogue dans tout le continent eurasien, si l'on met de côté, bien sûr, la politique de l'enfant unique en Chine qui a opéré une vraie rupture. En tout état de cause, la vision différentialiste sur le plan des structures familiales entre Orient et Occident, doit, selon Goody, être abandonnée : les points communs l'emportent sur les différences.

Et de même qu'on a fait reposer l'essor du capitalisme sur la soi-disant spécificité des structures familiales occidentales, on a pensé que l'« individualisme », nécessairement lié à l'Occident, avait joué un rôle déterminant. On a considéré que l'individualisme était une caractéristique essentielle des « mâles entrepreneurs » européens issus de la Réforme, voire des seuls Britanniques du XVI^e siècle. D'autres ont fait démarrer cet individualisme plusieurs siècles plus tôt en mettant en exergue le rôle d'Innocent III (1160-1216) ou d'Alexandre III (1105-1180). D'autres encore ont cru pertinent de remonter aux Celtes et aux tribus germaniques pour débusquer le début de ce fameux individualisme. Bien que la notion d'individualisme soit très difficile à définir, elle est toujours associée chez ces théoriciens à l'Occident, tant au niveau familial, avec l'opposition famille nucléaire/famille étendue, qu'au niveau technologique (agriculture sans irrigation vs agriculture avec irrigation), cognitif (« rationnel » vs « conformiste »), politique avec l'opposition démocratie/despotisme, bien que l'Occident n'ait connu aucune tradition démocratique depuis l'Antiquité jusqu'à une date très tardive. Sur le plan économique, Goody considère que l'individualisme caractérise l'éthique professionnelle de tous les marchands. En ce sens, tous sont « rationnels » car ils visent de la même manière à maximiser leurs profits. C'est en tout cas à ce genre de conclusion que parviennent des chercheurs non-occidentaux, comme Eiko Ikegami qui a étudié l'« individualisme » au Japon dans la période Tokugawa (1603-1867), soit dans un tout autre contexte culturel qu'en Europe. Là encore, il est impossible de débusquer un monopole occidental, ni même eurasien. Evans-Pritchard, rappelle Goody, a identifié de

l'individualisme chez les Nuer : dans aucune société la décision individuelle ne peut être totalement abolie.

The Eurasian Miracle est l'occasion pour Goody de revenir sur l'influence que Gordon Childe a eue sur lui. Celle-ci fut tout à fait déterminante dans sa trajectoire intellectuelle. C'est en effet Childe qui théorisa, à la fin des années 1930, un cadre unifié où prenaient place Europe, Proche Orient, Moyen Orient et Extrême Orient. Ce cadre permettait de rompre avec la vision exagérément contrastive qui prévalait alors entre Orient et Occident, laquelle allouait à l'Occident tous les succès et considérait l'Orient comme étant « statique », « conformiste », « collectiviste » et « despotique ». C'est cette vision dichotomisante qui a poussé tant de chercheurs à spéculer sur les implications politiques, en l'occurrence en matière de despotisme, de l'agriculture irriguée. Cette vision était celle de Marx et de Weber, mais aussi d'un grand nombre de chercheurs eurocentriques qui les ont suivis dans cette voie, au nombre desquels le groupe de Cambridge que dirigeait Peter Laslett, à la mémoire duquel Goody avait d'ailleurs dédié *Capitalism and modernity* (2004), mais auquel il s'oppose résolument. Goody n'est pas hostile à l'idée qu'Orient et Occident aient pu avoir des développements distincts dans certains domaines. Ce à quoi il s'oppose est la fiction selon laquelle l'Occident aurait été en position de surplomb à toutes les époques. S'il y a eu des avancées contrastées entre Orient et Occident, elles se sont opérées selon un mouvement pendulaire accordant tantôt à l'Orient et tantôt à l'Occident l'avantage. Si une nouvelle génération de chercheurs refuse plus volontiers l'idée d'un primat de l'Europe avant la révolution industrielle, peu donnent pour cadre commun à ce mouvement pendulaire le continent eurasien. La théorie d'une communauté de civilisation pose nécessairement beaucoup de problèmes à l'idée d'une « exception asiatique ». Or, sur la longue durée, les villes asiatiques ont connu un développement plus régulier que les villes européennes. L'Asie n'a pas connu ce déclin de la culture urbaine qui a eu lieu en Europe avant la Renaissance. Or quels que soient leurs lieux de fondation, les villes favorisent le capitalisme. Elles impliquaient toutes la division du travail, les marchands, le salariat et, bien sûr, la culture écrite. Si les critères du capitalisme reposent sur la présence de l'industrialisation, de la haute finance et du commerce à grande échelle, alors il est clair que tout cela n'était en rien un fait uniquement occidental. La Chine connut ses processus d'industrialisation, notamment dans le domaine des céramiques ou du papier, bien avant l'Europe. La culture urbaine complexe, depuis la culture des fleurs jusqu'à la haute cuisine, n'a jamais été un domaine réservé de l'Europe mais bien de l'Eurasie qui se distingue, sous ce rapport, de l'Afrique, que Goody a également étudiée de près, notamment au Ghana. Car pour Goody, le contraste pertinent se situe plutôt là. L'Afrique, tant par sa culture, peu caractérisée par l'écriture, que par son agriculture, à la houe et sans roue, se distinguait, elle, nettement de l'Eurasie. L'Afrique connut une stratification politique, mais une moindre stratification sociale. L'absence d'une « classe de loisir » ne permit pas l'émergence de styles de vie hautement différenciés. En Eurasie, en revanche, l'adoption de la charrue permit d'augmenter rapidement la productivité et d'engendrer des surplus, vecteurs d'inégalités sociales. Elle contribua à générer, aussi bien en Europe que dans le monde arabe ou en Chine, des différences de classes et des stratégies distinctives. C'est dans les sociétés eurasiennes qu'apparurent les cultures du luxe, qu'il s'agisse des arts graphiques, des arts littéraires ou encore de la haute cuisine. Une culture du restaurant existait en Chine bien avant l'Europe. De même, ce n'est pas l'Occident qui a inventé la peinture ou la littérature, et particulièrement le roman. L'adoption d'un modèle oppositionnel entre Orient et Occident rend incompréhensibles ces développements simultanés. Par conséquent, le féodalisme n'est pas une « étape » obligée du développement du capitalisme mais un coup de frein donné à la culture urbaine que n'ont pas connue les grandes cités du Sud-Est asiatique, du Proche Orient ou de l'Océan indien où le commerce n'avait cessé de croître. Le processus de « modernisation » de l'Occident fut donc bien

souvent l'occasion d'emprunter à l'Orient quelques-unes de ses plus belles contributions : papier, porcelaine, soie, poudre à canon, compas, navires et, dans le domaine des aliments, le citron, le thé ou encore le sucre. Tout cela contribua à l'émergence de la Révolution industrielle qui avantagea l'Europe au XIX^e siècle. Mais l'échange marchand propre au capitalisme caractérisait toutes les sociétés eurasiennes. Dans ces sociétés, et notamment en Chine ou en Inde, on connaissait depuis fort longtemps l'échange marchand, la production à grande échelle et ceci dans de nombreux domaines. Il ne faut pas perdre de vue le fait que, au XVIII^e siècle, c'est la Chine qui était la première puissance mondiale. L'invention chinoise du papier permit ainsi à ce pays de prendre une avance considérable dans le développement de l'échange d'idées. Celui-ci était intimement en relation avec la croissance de l'échange marchand lui-même. L'écriture a toujours été en relation étroite avec le négoce : les traces d'écritures les plus anciennes que nous possédons sont liées au commerce et celui-ci, d'une manière générale, a joué un rôle essentiel dans le développement des civilisations eurasiennes. Il a favorisé les échanges entre Orient et Occident. Les marchands eux-mêmes, en accumulant de fortes richesses, purent rivaliser avec les aristocraties terriennes : ils commandaient des œuvres d'art et dirigeaient des écoles afin d'assurer leur reproduction. Ils contribuèrent à l'essor de la culture urbaine, aussi bien en Orient qu'en Occident.

C'est donc dans le cadre eurasien que Goody propose de poser le problème de l'émergence du capitalisme qui, selon lui, ne ressortit en rien à la seule Europe, comme beaucoup de théoriciens ont pu le penser, à commencer par Weber et ses innombrables descendants. Goody pose que l'attitude entrepreneuriale, caractérisée par la recherche du profit, est propre à tous les marchands, aussi bien en Orient qu'en Occident. Seule une histoire eurocentrique et téléologique a pu considérer l'Europe comme particulièrement favorable à l'émergence du capitalisme. Le capitalisme industriel, lui-même, n'est en rien une invention européenne. Au XII^e siècle, on fabriquait en Chine des objets manufacturés, comme les tissus, en grande quantité et l'on utilisait l'énergie hydraulique. La mécanisation de la production est apparue bien avant le XIX^e siècle ailleurs qu'en Europe. Les Indiens, de ce point de vue, n'étaient pas en reste. Ils produisaient depuis des siècles des tissus imprimés dans de vastes proportions.

La célébrisissime thèse weberienne qui associe étroitement esprit du capitalisme et protestantisme est ainsi sérieusement battue en brèche. Goody conteste ainsi fortement que l'ascétisme soit une caractéristique exclusive du protestantisme. Toutes les religions issues de la Révolution de l'âge du bronze, voire toutes les cultures, possèdent un « complexe puritain », où peut, par exemple, se manifester un rejet des biens de luxe en tant qu'ils sont l'expression d'un gaspillage inacceptable. Aussi est-il erroné d'en faire une caractéristique propre uniquement au protestantisme. Et de même que les cultures les plus différentes peuvent manifester les mêmes traits puritains, une même culture peut, à des moments différents de son histoire, posséder des caractéristiques résolument contradictoires. Par exemple, les Juifs n'ont pratiquement pas de tradition picturale. *A contrario*, ils ont eu une place très importante dans les arts visuels au XX^e siècle. Le christianisme primitif rejetait les représentations tridimensionnelles. Le revirement fut par la suite, comme chacun sait, radical. L'association d'une religion – le protestantisme – avec un comportement – le capitalisme – doit donc être rejeté, estime Goody, car elle rend compte moins de la réalité que de l'eurocentrisme de Weber et de ses successeurs.

Jack Goody revient aussi sur un de ses chevaux de bataille privilégiés : l'écriture. Toutes les sociétés eurasiennes en ont disposé très tôt. Elle a permis une forte accélération des processus d'innovation. Quelle que soit sa forme, alphabétique ou logographique, elle a entraîné de profondes transformations dans les connaissances. Jack Goody rappelle à cette occasion que les connaissances scientifiques de la Chine étaient, avant la Renaissance européenne, supérieures à celles de l'Europe, du fait, pour une part, de son langage écrit unifié

et de l'invention, au deuxième siècle avant notre ère, du papier, puis de l'imprimerie. Tous ces éléments facilitèrent grandement la circulation de l'information et les progrès de la connaissance. L'entrée de l'information dans l'ère numérique continue, tout en l'accéléralant, ce processus. Cela étant, Goody se garde bien de raisonner d'une manière manichéenne. L'écriture, si elle encourage l'innovation et la cumulativité des connaissances, rend aussi possibles l'orthodoxie et la violence qui peut s'ensuivre. Les sociétés orales encouragent à leur manière la créativité. C'est l'apparition du magnétophone qui a permis à Goody de se rendre compte qu'il n'y a pas *une* version du célèbre récit du Bagré chez les LoDagaa au Ghana, où l'écriture est absente, mais bien plusieurs, une version nouvelle requérant l'invention étant de mise à chaque itération.

Tout cela n'empêche pas Goody de considérer que les civilisations issues de la révolution urbaine de l'âge du bronze présentent un grand nombre de caractéristiques communes qui exige qu'on les analyse dans un cadre unifié. Ce fait oblige à abandonner l'idée eurocentrique, substantialiste et téléologique d'un processus unilinéaire passant par différents stades – antiquité, féodalisme, capitalisme – aboutissant à « nous », pour une vision pendulaire à l'échelle eurasiennne, par définition non substantialiste, dans laquelle les continents prennent successivement l'avantage au cours de l'histoire.

De telles propositions, qui forment une sorte de bilan d'une longue vie de travail, sont non seulement riches d'enseignements en elles-mêmes mais constituent aussi un vaste programme de recherche qui permettrait de repenser à nouveaux frais des pans entiers de l'histoire et de la sociologie dont le constructionnisme radical, d'Elias – que Goody critique très fortement dans *The Theft of History* (2006) – à Ariès en passant par Badinter, est bien souvent allé de pair avec un non moins radical eurocentrisme. Il est dommage que le monde de l'édition français soit resté, pour une bonne part, hermétique aux débats, pourtant passionnants, qui ont agité le monde anglo-saxon depuis plus d'une quinzaine d'années dans ce domaine. Les travaux touchant à l'eurocentrisme de Janet Abu-Lughod, James Blaut ou John Hobson ne sont toujours pas traduits. Certes, l'histoire dira si l'auteur de *La Raison graphique* a eu raison de substituer à l'opposition Europe/Asie le clivage Eurasie/Afrique. Au moment même où la Chine investit en Afrique des sommes colossales, on peut être légitimement dubitatif quant à la longévité, sur la longue durée, d'un tel clivage. Mais quand on s'avise de la productivité heuristique de la vision de Goody, on voit au premier coup d'œil que des pans entiers de la sociologie française, s'ils tenaient compte de son enseignement, pourraient connaître des développements spectaculaires.